

En Belgique, le théâtre pour apaiser les plaies du djihad

Après d'autres pièces sur le même thème, le Théâtre de Liège a présenté, avant une tournée, « Lettres à Nour », tiré du roman de Rachid Benzine

THÉÂTRE

BRUXELLES - correspondant

Dans une Belgique encore sous le choc des attentats qui l'ont frappée en mars 2016, ce sont des créateurs de confession musulmane qui ont pris le taureau par les cornes et tentent, par la voie du théâtre principalement, de chercher un remède, une explication, une réponse un tant soit peu apaisée.

Il y eut d'abord *Djihad* du scénariste et comédien Ismaël Saidi. Né à Bruxelles, ancien policier, il a rassemblé, depuis les attaques du métro Maelbeek et de l'aéroport de Zaventem, des dizaines de milliers de spectateurs en Europe, au Canada et au Japon et leur a raconté l'odyssée de trois jeunes paumés en partance pour la Syrie. Un naïf, un militant, un adepte de la victimisation, les trois visages d'une tragi-comédie appelée à traduire un cauchemar.

Aujourd'hui, Saidi monte, au Théâtre de Liège avant une tournée, *Géhenne*, une suite davantage centrée sur l'intolérance

religieuse, récite un peu chaotique d'un attentat manqué contre une école juive par l'un des protagonistes de *Djihad*. Au fil de ses rencontres, Saidi, très marqué par l'attaque contre l'Hyper Casher à Paris, en est venu à considérer, explique-t-il, que le vrai moteur de la radicalisation est en fait l'antisémitisme. Le personnage qu'il incarne a été privé de l'usage de ses jambes et il est emprisonné. Il ne regrette toutefois rien. Son dialogue avec un aumônier catholique vise

surtout à susciter les questions des spectateurs les plus jeunes et de ceux qui pourraient être tentés par une « aventure » radicale.

Quête de dignité

C'est eux, aussi, que cible d'abord l'islamologue et chercheur franco-marocain Rachid Benzine, promoteur d'un islam éclairé et d'une lecture critique du Coran. Le Théâtre de Liège lui a récemment ouvert ses portes, désireux de sortir de sa confortable tradition et d'insister auprès de son public sur la diversité culturelle.

L'auteur veut susciter une réflexion sur ce qu'il estime être l'actuel basculement du monde

Serge Rangoni, directeur du théâtre, a donc fourni à Benzine l'occasion de porter à la scène son émouvant roman *Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir?* (Le Seuil, 2016).

L'auteur veut, explique-t-il, non pas montrer à un jeune public populaire, généralement éloigné du théâtre, une pièce sur la radicalisation, mais susciter une réflexion sur ce qu'il estime être l'actuel basculement du monde. Il évoque la recherche, par une jeune fille cultivée partie en Irak, de ce qui manque à beaucoup de ses congénères : le rêve

(« le califat versus la démocratie qui ne tient pas ses promesses », dit l'auteur), la quête de dignité (Daech leur fait miroiter une place dans l'Histoire), la recherche du sens. « Faut de donner un sens à leur vie, les jeunes djihadistes en donnent à leur mort », souligne Benzine, qui aime citer l'abbé Pierre : « Une civilisation se mesure à la qualité des objets de colère qu'elle est capable de proposer à sa jeunesse. »

La pièce, *Lettres à Nour*, un échange épistolaire entre Nour, partie à Fallouja avec un cadre de l'organisation Etat islamique, et son père, un intellectuel musulman critique, harcelé en Europe par des islamistes, est une sorte d'uppercut.

Cet après-midi de février, à Liège, la salle bondée de lycéens a timidement applaudi. Elle était sous le choc, au bout d'une heure d'échanges affectueux, tendus, tragiques entre ce père effondré et cette jeune femme qui portait tous ses espoirs. Exaltée à l'idée de créer un califat idéalisé, puis malmenée lorsqu'elle ouvre les

yeux sur la barbarie à laquelle elle participe et, enfin, sacrifiée au nom d'un projet politico-théologique qui tourne à la simple envie de zigouiller. Unis par un amour indéfectible, le père et la fille ne se reverront jamais mais une enfant, née en Irak et confiée à son grand-père, prolongera leur lien.

« Casser les clichés »

Ce jour-là, le théâtre avait convié Laura Passoni à répondre aux questions des jeunes. Cette jeune Belge convertie a passé neuf

mois en Syrie avant de s'enfuir avec son enfant et son compagnon. Croyant aux vertus du califat, la jeune Wallonne a vite déchanté et se reconnaît dans Nour, se rappelant, elle aussi, les corps suppliciés des traîtres et de ces femmes « fières de laisser leurs enfants partir vers la mort ». Laura Passoni a raconté son expérience dans un livre (*Au cœur de Daesh avec mon fils, La Boîte à Pandore*, 2016).

Sur la scène, elle a répondu à d'étonnantes et pertinentes ques-

tions sur son expérience, sur le sacrifice, sur la pureté, sur l'islam – elle se décrit toujours comme musulmane.

A Bruxelles, pendant ce temps, Moussem, un festival rassemblant musique, danse, débats, littérature et performances, vient d'oser, durant deux semaines, une manifestation consacrée au monde arabe, à sa censure, sa religion, son rapport à la politique ou au sexe. Dans une ville-région où un quart de la population est d'origine maghrébine, les organisateurs ont voulu quitter leur ghetto et affirmer un double objectif : « Mieux se comprendre, casser les clichés. » Un écho aux *Lettres à Nour*, dans laquelle Benzine dénonce le fléau de l'incompréhension qui ravage notre société. « Il n'y a plus de "nous" collectif, plus qu'un "nous" fantasmé, qui ne se définit qu'en opposant à l'autre », explique l'islamologue, qui dit aux Belges et aux Français : « Vous avez raison d'éprouver de la peur, mais ensemble nous pouvons la dépasser. » ■

JEAN-PIERRE STROOBANTS